

Franck GUYON :

Antonello de Messine. Une clairière à s'ouvrir

(L'Atelier contemporain, 14 €).

Ce petit livre de la collection « Phalènes » n'est pas une interprétation telle que la ferait un historien d'art, ni une étude. Il est le fruit d'une fascination lorsque celle-ci transporte, car il y a du transport dans l'écriture de Franck Guyon, non sans une sorte de fébrilité dans l'accumulation des termes : « en sorte que Marie n'est pas seulement la visitée et l'annoncée, la pénétrée, l'ensemencée, mais également l'illuminée, l'inspirée, l'insufflée ». C'est ici, comme toujours chez Guyon, la saveur et la jubilation de la langue dans ses possibilités infinies. Dans *La Vierge de l'Annonciation* d'Antonello de Messine, il n'y a pas d'ange, pas de paysage et donc pas de perspective, juste le visage et les mains éclairées sur un fond noir, le lutrin, le livre ouvert. Peinture qui pose la question du visible et de l'invisible, ou de leur représentation : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*, dit le propos de Wittgenstein. En ce sens, il pourrait être déclaré : Ce qu'on ne peut rendre visible, il faut le laisser invisible. À cet endroit, cependant, il serait parfaitement inconcevable de ne pas rappeler la célèbre formule de Paul Klee. [...] Paul Klee peut, à bon droit, nous inviter à méditer, comme il se doit, ses mots : *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible*. » Sans doute, nous dit Franck Guyon, faut-il « Laisser chaque impression mûrir en nous depuis l'obscur. », aussi bien depuis l'obscur du monde que depuis l'obscur de l'être : « Depuis l'obscur : où ce qui peut passer pour une impasse, voire un cuisant échec, peut-être aussi la source d'une expérience authentique : l'expérience d'une impuissance à connaître, à décrire, à narrer, à représenter : cette expérience d'un non-savoir, qui ne serait pas celle, toutefois, d'une absence de savoir, mais d'une autre manière de concevoir la relation entre un sujet et un objet. »

Cette *Annonciation* d'Antonello de Messine est unique en son genre, puisque ce n'est pas l'événement qui est représenté comme dans la plupart des *Annonciations* (il en fera une autre plus conforme), avec l'ange au genou fléchi, dans une pièce ou devant un temple, ou sur un arrière-fond de paysage comme on peut le voir dans *L'Annonciation italienne* de Daniel Arasse. *L'Annonciation* d'Antonello de Messine semble avoir lieu nulle part, elle est surtout sans théâtralité : « une théâtralité où les rôles sembleraient écrits, définis, pour de bon, même si parfois certains savent mieux que d'autres jouer savamment, élégamment, délicieusement, singulièrement, de ce dispositif et de ses règles. Mais même ceux-là ont beau jouer de la mise en scène, elle demeure la même, aussi bien en son fond qu'en sa forme. » Rien de tout cela dans cette *Annonciation*, nous n'en avons que la réception sur un visage, ou comme l'après coup : « à la manière d'un souffle de l'invisible, qui semble soulever la page du livre ouvert sur le lutrin, qui semble ainsi tourner une page. » Rien, dans cette *Annonciation*, qui indique un lieu, ou une temporalité : « L'événement n'aurait donc lieu ni pendant le jour ni durant la nuit. Alors où, et quand ? Peut-être, pour une fois, un événement aurait lieu nulle part, et aucune carte au monde ne saurait le situer. Et nulle heure, nul instant, nulle temporalité ne pourraient vraiment le contenir, comme s'il n'était à tout jamais aucun calendrier à pouvoir l'annoncer, comme s'il était sans date dans le cours du temps dans lequel cependant il surgit et s'inscrit comme la fracture de ce cours même. »

Je regrette de ne pouvoir citer d'autres passages de tout beauté. Une *Annonciation* peut être vue comme un rendez-vous et Franck Guyon va en décliner, c'est tout son art, les différents sens : « Ce rendez-vous peut-être est à l'image du verbe qu'il contient : ce *rendez* ; une manière d'aller, sur un mode impérieux, de se transporter, comme on se déplace pour atteindre un lieu : mais un *rendez* qui se voudrait aussi une manière de céder, comme on s'en remet : une manière de se rendre, ou de rendre les armes, une façon de capituler, comme s'il était question de se soumettre à ce qui nous dépasse. [...] Il pourrait être cet ordre on ne peut plus clair : *rendez-vous !* Impératif catégorique auquel il semble impossible d'échapper, auquel il est inéluctable de répondre par un *Oui*, avec obéissance et dévouement, comme si, de manière étonnante, la véritable liberté était justement, pour toute éternité, de ne pas avoir à choisir, mais d'avoir à seulement consentir, acquiescer, s'incliner, se donner, s'abandonner, aimer, et s'éteindre dans cet amour même. » À n'en pas douter, Franck Guyon avait

rendez-vous avec cette *Annonciation* d'Antonello de Messine : « Cette fois, en faisant allégeance à la plus drastique des économies, Antonello peint l'événement avec une sobriété qui finit par confiner au dénuement le plus strict et qui conduit la scène à se vider jusqu'à l'ascèse. Édith de la Héronnière a mille et trois fois raison, lorsqu'elle écrit : *L'Annonciation d'Antonello da Messina est composée d'absences*.¹ Ici, c'est juste, on s'est débarrassé d'à peu près tout. Ici, à première vue, nous sentons-nous quelque peu perdus, et peut-être saisis, et même privés de ce qui constitue ordinairement une *Annonciation*. »

Jacques LÈBRE

¹ Édith de la Héronnière, *Du volcan au chaos, Journal sicilien*, Éditions Nous, 2017.